

Jean-Louis Rinaldini, Océane Calvy, Fabien Duprat

LE SUJET QUI FÂCHE

Le texte ci-dessous est la transcription de la séance du mars 2016 au cours de laquelle se sont entremêlés des extraits sonores de Jacques Lacan, un extrait de film, une vidéo ainsi que des lectures de textes faites par Fabien Duprat. Elle s'est faite à deux voix grâce à la participation d'Océane Calvy et peut être écoutée sur le site www.aefl.fr à la page archives.

Chanson « Si tu n'existais pas » Joe Dassin.

Extrait sonore de Lacan :

« Je regrette que ça paraisse un petit peu compliqué, mais je n'y peux rien, ce n'est pas moi qui ai fait ni l'homme ni la femme, un autre s'en est chargé, enfin d'après la légende, n'est-ce pas. Alors posons d'abord cet axiome que non que l'homme n'existe pas ça c'est le cas de la femme, mais qu'une femme ne peut que se l'interdire, je parle de l'homme hein ».

À écouter le sujet de l'inconscient, est-ce qu'on peut formuler un désir différent correspondant aux deux organismes biologiques différents mâle et femelle ? Après une vie passée à déplier cette question Freud conclut : « On ne sait pas... ce que veulent les femmes ». Lacan y objecte son retentissant « La femme n'existe pas » en déplaçant la question sur le plan de la jouissance et de la logique. Dans les années 1990, les théories du genre (Gender Studies) relayées par des sociologues, des mouvements féministes ou des porte-parole de minorités sexuelles font voler en éclats la différence des sexes et militent pour une totale déconstruction de l'identité sexuée.

Cette « success story » n'est-elle pas liée à la difficulté de la psychanalyse à se faire entendre sur cette question trop rapidement nommée la « guerre des sexes » ? La psychanalyse aurait tort d'y fermer l'oreille plutôt que permettre de nous y orienter.

Jean-Louis Rinaldini : C'est au cours d'une conférence en Italie que Lacan prononce cette phrase, imaginez la tête des Italiens ! Cet **axiome**, j'insiste sur ce mot, va nous servir de fil rouge.

Comme vous le savez, il a fallu cette sorte de forcené qui s'appelait Freud, pour venir nous amener à considérer ce fait que le problème de la sexualité occupe une place majeure dans notre existence, aussi bien individuelle que collective. Lacan dira, c'est un domaine où l'humain bafouille.

La différence des sexes, le caractère sexué de la reproduction, occupe une place psychique essentielle, majeure, chez les humains, par le temps que nous pouvons y consacrer dans les échanges à l'intérieur des couples, et les préoccupations que cela implique. Si la vie sexuelle de la créature humaine était tranquille, sans insatisfaction, comme on peut le voir chez l'animal, eh bien ça ne serait pas matière à faire tant d'histoires, et encore moins à aboutir à ce qui est la guerre des sexes.

Et puis il y a quelque chose qui nous embarrasse à la différence des animaux qui fonctionnent à l'instinct, c'est le désir. Le désir a cette physiologie étrange d'être toujours désir d'autre chose, et il va donc falloir accoutumer cette physiologie spécifique du désir aux conditions spécifiques de la vie du couple. Ajoutons qu'avec l'évolution des mœurs actuelles, nous avons largement la preuve que le refoulement que Freud à son époque dans *Malaise dans la culture* attribuait à la répression sexuelle par la morale sociale, que le refoulement ne connaît plus aujourd'hui les mêmes déterminations, la même force, mais que néanmoins l'insatisfaction subsiste.

Partons donc de cet axiome lacanien que la femme n'existe pas. Mais nous dit-il ce qui existe c'est les femmes. Non seulement elles existent mais elles sont même **réelles**, plus que les hommes dit Lacan. La question de la psychanalyse dès le début a été assez simple : à écouter l'inconscient des sujets est-ce qu'on peut formuler un désir différent correspondant aux deux organismes différents ? Freud s'est engouffré dans cette question et il a essayé de définir la différence des désirs à partir d'un seul signifiant le phallus. Celui qui l'aurait et celle à qui ça manquerait. D'où son idée que le désir féminin c'est l'envie du pénis. Mais après une vie passée à déplier cette affirmation à la fin il dit « on ne sait pas... ce que veut la femme ». Donc il avoue les limites à ce qu'il avait avancé.

Il faut partir de cette idée simple que pour tout humain il y a le désir d'être reconnu. Et il est remarquable que ce soit un philosophe, Hegel, qui ait retenu ceci, que le premier désir de l'homme c'est d'être reconnu, comme s'il y avait cette sorte de faiblesse originelle ou incertitude de soi-même de la légitimité de son existence, qui font qu'il y aurait cette tâche, de d'abord se faire reconnaître par autrui comme relevant de l'espèce. Et dans un couple (homo ou hétéro) ce désir d'être reconnu est évidemment mis dans des situations où chacun peut attribuer à l'autre que ce serait du fait de son insuffisance à cet autre si l'opération n'est pas pleinement accomplie, si cette reconnaissance n'a pas lieu. Autre problème : c'est que l'objet que l'un et l'autre visent dans un couple est différent. Ils ne visent pas le même objet. Ils ne sont pas dans le même espace, ils sont autres l'un par rapport à l'autre. Ils ne visent pas le même objet, puisque pour un homme, ce qui entretient son désir, c'est ce que l'on appelle dans la théorie analytique l'objet de son fantasme qu'il ignore, ce qui entretient son désir est un objet dont consciemment il ne sait pas ce qu'il est. Tandis que chez une femme, ce qu'elle est amenée à avoir pour objet est très clairement désigné, dans **un trait** qui lui manque, que possède son partenaire, mais qui lui fait défaut à elle, et qui viendrait assurer enfin la perfection de son appartenance et de son identité.

Océane Calvy : Mais cette affirmation est prononcée par un homme ! (Freud ou Lacan) et donne une teneur ontologique à cette affirmation. Il ne s'agit pas d'un concept mais bien de comment nous pensons que la femme existe, cette affirmation de Lacan ne fait que masquer son impuissance à penser l'altérité ! On pourrait avoir une approche complètement genrée de cette phrase à savoir que c'est l'homme qui n'arrive pas à penser la femme de même que la femme pourrait ne pas arriver à penser l'homme ? Comment peut-il parler au nom des femmes ?

Jean-Louis Rinaldini : Prenons les choses autrement. Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce qui fait une femme ? Ce n'est pas la féminité, au sens où dans la langue c'est un terme qui résonne trop du côté du paraître : elle est

trop féminine... elle se donne des airs de femme... La thèse de Lacan c'est que toutes les femmes anatomiquement femmes ne sont pas UNE femme. Mais qu'une femme peut très bien être un homme, elles font d'ailleurs très bien l'homme. Actuellement avec la parité qui se gagne de hautes luttes dans le champ social montre que toutes les réalisations c'est du registre phallique et que ce qu'on nomme phallique ça connote des représentations de pouvoir. C'est-à-dire que la jouissance phallique soutient toute notre réalité. Dans la profession, dans l'art, dans la famille et donc les femmes font tout aussi bien que les hommes au niveau d'être phalliques. Alors on se demande où s'arrête la parité ? Elle s'arrête au pied du lit, si on prend le lit comme symbole de la relation sexuée entre hommes et femmes. C'est-à-dire que la thèse de Lacan c'est qu'il n'y a pas une jouissance sexuelle mais il y en a deux, la phallique que les hommes comme les femmes partagent, et puis une autre que l'on dit insondable, insaisissable, parce qu'elle ne se dit pas en mots, elle n'est pas liée aux mots.

Océane Calvy : oui mais alors c'est toute la théorie du genre, genre masculin et genre féminin qui est défaite qui n'est plus opérante !

Jean-Louis Rinaldini : Le problème c'est que la notion de genre ne permet pas de saisir de ce que l'on parle en psychanalyse lorsqu'on parle d'homme et de femme. Du coup le débat est complexe puisqu'il s'agit pour la psychanalyse de montrer qu'être femme ce n'est pas se soumettre à une norme de genre, il ne s'agit pas d'une identité de genre pour parler comme Judith Butler. Parce que les études de genre (*gender studies*) abordent le genre plutôt comme une norme, un stéréotype. Pour elles il s'agit de déconstruire une norme parce qu'elles sont source de souffrance pour les sujets. Chez Lacan l'être femme n'est pas du tout abordé comme une norme et c'est ce qui est à entendre dans *la femme n'existe pas* c'est que LA NORME de la femme n'existe pas, toute norme qui viserait à dicter aux femmes un mode d'être, un comportement, en fait passe à côté de la question de l'expérience de la féminité. Ce qui intéresse Lacan c'est plutôt ce qui échappe à la norme et qui est presque de l'ordre de la folie, c'est-à-dire ce qui ne peut pas entrer dans une **logique universelle**. Ce qui conduit à dire justement que chaque femme est singulière et du coup ça rend chaque femme au regard de la norme un peu folle. Alors que les études de genre abusivement regroupées sous le nom de « théories du Genre » consistent à tenir le fait qu'il ne s'agit jamais que de rôles, rôle masculin ou rôle féminin, les partenaires se partagent des rôles qui d'ailleurs n'ont pas forcément à voir avec leur anatomie.

J'ouvrirai ici une courte parenthèse. Comme toujours la « théorie du genre » a ses pros et ses antis. Vous avez certainement en mémoire la « Manif pour tous » en réponse au « Mariage pour tous » qui a fait descendre dans la rue les opposants au projet de loi autorisant le mariage entre homosexuels qui serait d'après eux le résultat de la victoire de la « théorie du genre » dans la pensée contemporaine concernant les normes de la différence des sexes. Rappelez-vous que dès 2014 la France était en pleine polémique sur l'enseignement d'une prétendue « théorie du genre » dans les écoles qui selon ses détracteurs viserait notamment à faire la promotion de l'homosexualité. Récemment s'est tenu un procès pour diffamation contre une médiatique militante antiraciste des années 1980, désormais proche de l'extrême droite, pour avoir accusé une institutrice d'avoir fait se déshabiller un petit garçon et une petite fille de trois ans et leur avoir fait se toucher les parties génitales en

classe. Accusations toujours visibles en ligne à ce jour et visionnées 80 000 fois.

Ce débat n'épargne pas la communauté psychanalytique. Certaines collègues trouvent au discours « sex and gender » des vertus pimentées. D'autres veulent les ignorer, d'autres encore les combattent de façon médiatisée y voyant un anéantissement de la différence des sexes qui accompagnerait un autre déclin, désigné comme celui qui indiquerait que nous sommes dans un moment de sortie de l'âge du père, ou dans un temps où la fonction symbolique elle-même serait cliniquement morte. Les « déclinomanes » sont légion on le sait. Je tenterai de développer en conclusion quelques questions que pose à la psychanalyse cette fameuse « théorie du genre ».

Je disais donc avant cette parenthèse que le sexe dont il s'agit là, est comme une sorte d'attitude théâtrale, valable je dirais à un moment donné, et sans impliquer davantage ce qu'il en serait de la spiritualité ou de la subjectivité des partenaires. C'est à peu près le point auquel nous sommes parvenus.

Océane Calvy : Mais est-ce que les choses sont si claires que ça chez Lacan ?

Fabien Duprat : Extrait du séminaire X. Jupiter et Tirésias. LX L'ANGOISSE 1962 – 1963 LEÇON DU 20 MARS 1963. Version Seuil.

Sur ce, vous ayant l'autre jour incarné le *a* dans la chute des yeux d'Édipe, je ne peux manquer de vous rappeler Tirésias aveuglé.

Tirésias, celui qui devrait être le patron des psychanalystes, Tirésias le voyant, fut rendu aveugle par la suprême déesse, Junon, la jalouse, qui se vengeait ainsi de ce qu'il l'ait offensée dans des circonstances qu'Ovide nous explique fort bien au livre troisième des *Métamorphoses*, du vers 316 au vers 338. Je vous prie de vous reporter à ce texte dont une note du *Waste Land* souligne ce que T.S. Eliot appelle le très grand intérêt anthropologique.

Jupiter, un jour, ayant pour une fois un rapport détendu avec son épouse, la taquinait sur le fait qu'assurément la volupté que vous éprouvez, vous les femmes — c'est lui qui parle —, est plus grande que celle que ressent l'homme. Là-dessus, le voilà qui consulte Tirésias, comme ça, à la blague, les dieux ne mesurant pas toujours les conséquences de leurs actes. Mais à propos, dit-il, que n'y pensais-je ? Tirésias fut sept ans femme.

Tous les sept ans, la boulangère changeait de peau, chantait Guillaume Apollinaire, et Tirésias changeait de sexe, non par simple périodicité, mais en raison d'un accident. Ayant eu l'imprudence de troubler deux serpents accouplés, ceux de notre caducée, il s'était retrouvé femme. Puis, renouvelant cet attentat, il avait retrouvé sa position première. Quoi qu'il en soit du sens de ces serpents que l'on ne peut dénouer sans courir si grand danger, c'est au titre d'avoir été dans l'intervalle une femme sept ans durant qu'il est appelé à témoigner devant Jupiter et Junon sur la question de la jouissance. Et alors, que dit-il ? Qu'il dira la vérité, quelles qu'en doivent être les conséquences. Je corrobore, dit-il, ce que dit Jupiter. La jouissance des femmes est plus grande que celle de l'homme.

Est-ce d'un quart ou d'un dixième ? Il y a aussi des versions plus précises, mais la proportion importe peu. Elle ne dépend, en somme, que de la limitation qu'impose à l'homme sa relation au désir, qui inscrit l'objet dans la colonne du négatif. C'est ce que je désigne comme le (-φ). Tandis que le prophète du savoir absolu enseigne à cet homme qu'il fait son trou dans le réel, ce qui s'appelle chez Hegel la négativité, je dis autre chose, à savoir que le trou commence au bas de son ventre, tout au moins si nous voulons remonter à la source de ce qui fait chez lui le statut du désir.

Océane Calvy : On voit que Lacan ne s'interdit pas une forme de généralisation sans que celle-ci soit normative ou même genrée, en affirmant que LA jouissance des femmes est plus grande que celle de l'homme, il y a bien là une constante, est-ce que ce n'est pas juste déplacer le problème ?

Jean-Louis Rinaldini : Déjà vous voyez que ce n'est pas nouveau que l'on dise que la jouissance des femmes est plus « grande » ou tout au moins différente. Donc ce n'est pas une nouvelle de la psychanalyse ! Et quand un thème traverse des siècles de culture c'est qu'il y a un fondement !

Océane Calvy : Ben ça peut être une illusion, la religion traverse les siècles et Freud montre bien que c'est une illusion.

Jean-Louis Rinaldini : Mais là ce n'est pas une affirmation c'est une interrogation, ce n'est pas une définition sur le corps féminin et le fait que la jouissance de la femme serait autre.

Mais puisqu'on a parlé du genre ça permet de cerner à quel niveau la phrase « *La femme n'existe pas* » se pose. Elle ne se pose pas à tous les niveaux de ce que l'on aperçoit du sexe. Ce que les études du genre ont quand même saisi c'est le pouvoir de la demande sociale, la pression des normes, des interdits, qui poussent la petite fille à prendre des airs de femme, ou pour le petit garçon qu'il apparaisse comme un gars très vite... Ça c'est exact ! D'ailleurs en 1973, Lacan avant de formuler « *La femme n'existe pas* » a beaucoup insisté là-dessus, que dans le jeu de séduction entre les sexes on est au niveau du paraître, de la mascarade féminine et la parade virile. Mais la véritable question doit porter sur ce qui n'est pas le paraître ou le semblant ou le rôle mais sur ce qui est le **réel** de la différence des sexes.

Après avoir abordé le féminin par rapport à la question du manque (à avoir, à être) ensuite Lacan va aller jusqu'à dire que ce qui différencie la position masculine de la position féminine c'est que **la femme ne manque de rien** et que du coup elle sait ce qu'il en est de la parade, de tous ces semblants, d'une certaine façon elle sait qu'il ne s'agit que de parade et que **le point de réel n'est pas là mais qu'il se situe dans un certain rapport à sa jouissance**.

Océane Calvy : Mais peut-on évacuer ce qui est un discours d'homme, celui de Lacan, qui parle de la jouissance féminine comme plus grande que celle de l'homme ? Comment le savoir ?

Jean-Louis Rinaldini : En fait il ne dit pas plus grande mais qu'elle est Autre, pas toute phallique. Cette question de l'Autre est récurrente dans tous nos échanges psychanalytiques, il faudrait essayer de mieux la cerner.

Partons de cette idée simple que c'est à une femme à qui se trouve attribué d'occuper la place de l'objet. Pourquoi ? Prenons l'épouse, l'épouse n'appartient pas au groupe familial : elle vient du dehors. C'est ce qui obéit à cette règle étrange que l'on appelle l'échange des femmes, règle qui ne relève d'aucun législateur, ce qui laisserait donc penser qu'il existe une loi spécifique, propre à notre espèce, sans qu'il y ait nécessairement un législateur. Elle vient du dehors ! Et cependant ce dehors n'est pas étranger, il n'est pas hors frontière, parce que la famille dont elle vient, appartient le plus souvent au même ensemble, au même groupe : national, religieux ou culturel. D'où ce paradoxe que **l'exogamie familiale impose une endogamie de clan**.

Donc réfléchissons un instant : quel est son statut ? Elle n'est pas identique puisqu'elle n'est pas de la famille ! Elle n'est pas étrangère puisqu'elle vient d'une autre famille qui relève de la même communauté, du même

ensemble ! Alors ? De quel espace relève-t-elle ? C'est sur ce point très précis et en même temps curieux, que Lacan a été amené à introduire la catégorie de l'Autre. C'est-à-dire non pas ce qui est identique, homogène, non pas ce qui est étranger, mais qui est cette catégorie pour laquelle, il n'y a pas de système formel qui puisse se boucler, qui puisse être circulaire : ça, c'est une loi logique, fondamentale. Il y aura toujours au moins une question qui, rédigée correctement dans les termes dudit système, restera sans réponse de la part du système. Un système ne peut pas répondre à tout ! Pour le système, il y a du pas-tout. Il n'y a pas de système logique qui soit totalitaire ! Ça a été la grande déception des premiers grands logiciens, qu'ils se soient appelés Hilbert pour la géométrie ou Gödel pour la logique. Un système formel, aussi bien constitué soit-il, laisse toujours **au moins une** question sans réponse, c'est-à-dire un espace qui vient ouvrir le cercle qu'il pourrait espérer venir fermer.

Ce qui est intéressant, c'est que cet espace, il est, disons, hors la loi, puisqu'il échappe à ce système formel, il le décomplète. Il est hors la loi, mais cependant il lui appartient puisque c'est lui qui le met en place ! Si nous suivons Lacan, cet espace qui décomplète toute totalité, qui n'est pas homogène, puisqu'il n'est pas constitué des éléments formels que je viens d'évoquer, ni étranger, puisqu'il ne relève pas d'un autre système formel, c'est dans cet espace Autre, que se trouve logé ce permanent objet du désir, hors la loi. Et nous sommes invités par Lacan à reconnaître dans cet espace Autre ce qui sera le domaine spécifique des femmes. Du coup, une femme du fait d'occuper cette place Autre, devra chercher à se faire valoir, à se faire admettre, à se faire reconnaître, et donc, à se voir indexer un trait, un trait, que la psychanalyse appelle phallique.

Océane Calvy : Autre que phallique ça veut donc dire par rapport à une norme, la phallique ?

Jean-Louis Rinaldini : Pas une norme mais disons un référent. Un référent n'est pas forcément une norme.

Océane Calvy : Oui mais si on essaie de définir la femme en référence à ce référent c'est pour ça qu'elle est définie toujours comme un manque, un moins d'être, j'ai du mal à voir comment on peut évacuer la question du genre de cette discussion.

Jean-Louis Rinaldini : C'est vrai qu'il y a de quoi être agacé par ce que dit Lacan, parce que lorsqu'il dit, elles ont affaire à une jouissance dont elles ne peuvent rien dire, pourquoi, lui, pourrait-il nous en dire plus ? Mais il ajoute dont les hommes ne peuvent pas en dire grand-chose non plus. Cette altérité, qui est plutôt une chance pour la femme, c'est le fait de faire l'expérience d'être autre à soi-même en tant que femme et que c'est ça l'expérience de la féminité chez Lacan, c'est une forme de dessaisissement dont une femme peut parler en analyse.

Océane Calvy : Mais pourquoi n'est-ce pas transposable dans le domaine de l'homme, pourquoi n'y aurait-il pas une telle multiplicité du côté des hommes ? Il y a des hommes et pas un seul homme ?

Jean-Louis Rinaldini : Parce que toutes les femmes ne sont pas femme et tous les hommes ne sont pas homme.

Océane Calvy : Donc ce qu'on dit des femmes est applicable aux hommes ?

Jean-Louis Rinaldini : Parfaitement, il y a des hommes qui peuvent être comme des femmes et des femmes comme des hommes. La différence que

Lacan fait ne correspond pas à la différence anatomique. Et c'est une difficulté. En fait le terme d'altérité doit être précisé. L'altérité entre deux objets semblables c'est de l'altérité ! L'un n'est pas l'autre. Et puis il y a l'altérité entre par exemple la jouissance phallique et ce qui est Autre. Le grand A vient dire que ce n'est pas une différence entre deux choses semblables, c'est une différence d'une hétérogénéité. L'idée est qu'il y a **deux jouissances hétérogènes** et que lorsque quelqu'un est tout entier dans la jouissance phallique on dit c'est un homme. Quand quelqu'un n'est pas tout entier dans ce registre phallique on dit c'est une femme.

Il faut bien saisir qu'avec Freud déjà et avec Lacan aussi il ne s'agit pas de penser la différence des sexes comme une symétrie et c'est ça que les études de genre ne saisissent pas dans le propos de la psychanalyse. Lacan pense la question de la femme de façon asymétrique, il ne s'agit pas d'une infériorité, ni d'un complément, ni d'une inversion.

Extrait sonore de Lacan :

« L'universel de ce qu'elles désirent, n'est-ce pas, c'est ça que je veux dire quand je dis qu'elles ne rencontrent l'homme que dans la psychose, l'universel de ce qu'elles désirent c'est tout simplement de la folie, et c'est pour ça que toutes les femmes sont folles qu'on dit, n'est-ce pas, c'est même pourquoi elles ne sont pas toutes c'est-à-dire pas folles du tout ».

Fabien Duprat : Extrait du texte du livre Delphine de Vigan : Rien ne s'oppose à la nuit. p. 195-196.

« C'était moi qui la réveillais le matin, c'était moi qui m'inquiétais de savoir si elle se rendait à son travail, c'était moi qui faisais la gueule parce qu'elle ne parvenait plus à nous parler. Jusque-là, Lucile avait été ma maman. Une maman différente des autres, plus belle, plus mystérieuse. Mais je prenais maintenant conscience de la distance physique qui me séparait d'elle, je la regardais avec d'autres yeux, ceux de l'école, ceux de l'Institution, ceux qui la comparaient aux autres mères, ceux qui cherchaient la douceur qui avait disparu des siens.

Une mère idéale assiégea bientôt mon espace mental. La mère idéale était une bourgeoise d'intérieur qui veillait sur l'intégrité de ses enfants et de son papier peint, possédait un lave-vaisselle, concoctait des plats en sauce aux parfums subtils, traquait la poussière à longueur de journée et exigeait, à l'entrée de l'appartement, que l'on enfilât des patins. La mère idéale ne se défonceait pas tous les soirs, préparait le petit-déjeuner avant de réveiller les siens, les regardait partir en classe, l'œil embué et le sourire confiant. Mes révoltes n'avaient rien à voir avec celles de mes semblables, elles aspiraient au conformisme le plus pur. Je rêvais d'une vie cadrée, confinée, réglée comme le papier millimétré qui accueillait les errements de mes exercices de géométrie. Sans doute n'avais-je pas d'autre moyen d'exprimer la peur confuse et croissante qui avait commencé de m'étreindre. Je m'éloignais de Lucile, ou elle s'éloignait de moi ».

Océane Calvy : Si La femme n'existe pas, on lui substitue souvent une forme de modèle ou d'idéal de femme qui passerait comme dans le texte de Delphine de Vigan qu'on vient d'entendre, par une idéalisation de la mère comme si devenir une femme parmi d'autres femmes était toujours devenir une femme en fonction d'une autre femme, il y aurait un rapport non plus par rapport à l'homme mais par rapport à une femme préexistante et idéalisée.

Jean-Louis Rinaldini : Quand Lacan dit *La femme n'existe pas*, il indique comment savoir ce que c'est devenir une femme. Lacan reprend d'une certaine façon l'aphorisme de Simone de Beauvoir on ne naît pas femme on le devient, mais lui, ce qu'il dit c'est non seulement on ne naît pas femme, mais on ne le devient pas non plus. Et c'est pour ça qu'on se pose la question de ce que c'est qu'être une femme parce que si on devenait une femme selon un programme prévu par les normes sociales on ne se poserait pas la question, on ne s'interrogerait pas. La femme c'est du « chinois » pour l'homme pour reprendre une chanson de Gainsbourg, mais ce n'est pas un propos misogyne de dire cela, c'est du chinois pour elle – même aussi. Elle ne comprend pas elle-même ce qu'elle désire exactement. Quand il dit « *toutes les femmes sont folles* » ça, on l'a tous entendu, parce que c'est un propos misogyne, quelle femme ne s'est pas faite traitée un jour de folle ? Et d'hystérique ? Les femmes sont irrationnelles, capricieuses, on ne peut pas les comprendre donc il faut les abandonner à leur folie... Sauf que Lacan renverse ce préjugé, il rajoute *pas folles du tout*, alors on se dit il se moque de nous. Mais ce n'est pas une boutade, pas folles du tout veut dire qu'elles ne raffolent pas de ce qui relève du tout, de l'universel, de l'injonction à avoir à se ranger dans une classe. Le tout est ici à entendre comme une catégorie logique.

Alors la question, et c'est très beau dans le passage lu, *Rien ne s'oppose à la nuit*, ce n'est peut-être pas tant de se demander si une fille a besoin du modèle de la mère pour savoir ce qu'est une femme mais ce qui interroge Delphine de Vigan et c'est là qu'elle parle de quelque chose dont il est difficile de parler en tant que femme, et c'est pour ça que la littérature ou la poésie peuvent être nécessaires, elle parle du point où face à la folie maternelle, elle-même se sent contaminée par cette folie, elle ne sait plus comment être une femme quand on a affaire à la folie maternelle. Ça, c'est un point que Lacan a abordé, et on voit qu'il est allé plus loin que Freud et qu'il a abordé des questions qui sont fondamentales pour la féminité, c'est la question du ravage que peut être une mère pour une fille.

Ce texte fait écho dans la littérature à quelque chose qui est très prégnant dans la clinique analytique : les reproches des filles à leurs mères. Les post-freudiens, Winnicott, Mélanie Klein se sont interrogés : Qu'est-ce qui se passe pour qu'on entende toujours ces reproches à la mère ? Elle est ou trop ou pas assez. Trop là, pas assez là, trop étouffante ou indifférente...

Alors, quelle est la source de ces reproches-là ? Est-ce que ce n'est pas l'écart qu'il y a entre le désir d'une mère qui est un désir d'enfant et la femme qu'est la mère. Pour une fille la question est : quelle femme est ma mère ? Quelle UNE femme est ma mère ? Est-elle une femme même ? On va par exemple entendre les filles qui se désolent que la mère n'a pas les signes de la féminité. Qu'elle se néglige, pas coquette, etc. D'autres dénoncent qu'elle est trop femme, elle oublie ses enfants... Il y a de l'insu dans le rapport de la fille à la féminité de sa mère. Et ça, c'est un grand problème ! C'est un grand problème, parce que tout se passe comme s'il pouvait y avoir une relation de compétition, et comme si ça devait être ou l'une ou l'autre. L'exigence faite par une fille à sa mère c'est de lui délivrer des insignes, une reconnaissance de sa féminité. Cette exigence sera déçue, parce que la mère ne peut pas les lui donner, et qu'en général, dans le meilleur des cas, elle peut l'aimer comme fille, mais elle est toujours dans un certain malaise de voir sa fille maintenant

occuper une position féminine, comme si celle-ci venait faire quelques dommages à la sienne propre. Cet insigne de reconnaissance, la fille ne peut pas l'attendre non plus de son père. Et comme vous le savez, lorsque cette reconnaissance vient effectivement du père à l'occasion de gestes déplacés, eh bien paradoxalement c'est d'une efficacité qui ne peut jamais être tolérée ni acceptée. Pourtant c'est **UN père**, disons-le comme cela pour souligner qu'il s'agit là d'une fonction et non du papa, puisque c'est lui, ce UN père, qui se trouve en tant que gardien de la loi, en quelque sorte l'auteur de cet espace Autre qui échappe à la loi, c'est donc **UN père** qui doit lui ménager cette place Autre où elle pourra en tant que femme se faire reconnaître comme animatrice d'un désir pour un homme. Bien sûr, ce n'est pas un cas universel ! Ce n'est pas obligé ! Parfois l'aménagement de cette place fait défaut. Si par exemple, pour prendre un exemple caricatural mais néanmoins vrai, si on a affaire à un père autoritaire, totalitaire, c'est-à-dire qui justement récuse toute décomplétion de son pouvoir, et du pouvoir de sa loi, eh bien sa fille n'aura d'autres moyens que de devenir un élément aussi homogène que les fils de la fratrie ou bien d'être une étrangère. Elle n'aura pas de place aménagée par ce père, et ce sont là des différences dont les conséquences sont immédiates dans la vie ordinaire.

Océane Calvy : Ce qui se transmet de la mère à la fille est donc ce qui ne peut pas se dire ?

Jean-Louis Rinaldini : La difficulté c'est que la féminité ne se transmet pas, c'est là-dessus qu'insiste Lacan. On a beaucoup reproché à Freud d'avoir considéré la maternité comme le destin unique de la fille qui permettrait enfin de devenir une femme. C'est-à-dire l'enfant qui serait le substitut du pénis qui lui manque et qui lui permettrait de résorber son manque. Lacan, lui, en quelque sorte « coupe le cordon ombilical » avec l'anatomie et la nature, puisqu'il essaie de penser la féminité par distinction d'avec la maternité, c'est-à-dire que pour Lacan la maternité n'est pas un passage obligé pour faire l'expérience de la féminité, et qu'ensuite la maternité n'annule pas le questionnement d'une femme sur elle-même en tant que femme.

Extrait sonore du film *Guillaume et les garçons à table*.

Océane Calvy : Alors comme on le voit très bien dans le film « *Guillaume et les garçons à table* » de Guillaume Gallienne dont on vient d'entendre un extrait où Guillaume est ravi qu'on le prenne pour une fille puisque sa mère l'aime plus que les garçons, si un homme peut être une femme et une femme un homme comme on l'a vu, que ce n'est pas indexé sur une anatomie, sur une classe ou sur une norme, mais sur un rapport à la jouissance, pourquoi est-ce plus difficile des dires de Freud et de Lacan, d'être une femme que d'être un homme ?

Jean-Louis Rinaldini : Il vaut sans doute mieux dire hétérogène plutôt que difficile, parce que dans certains textes Lacan dit que c'est plus facile pour une femme d'être une femme et d'autres où il se déduit que ce n'est pas si facile ! Dans la citation donnée tout à l'heure de Lacan, on entendait bien que la castration c'est pour l'homme pas pour la fille, « le trou est au bas de son ventre » dit-il d'une façon imagée. C'est le contraire de Freud qui lorsqu'il parlait de castration il liait ça très étroitement à la présence/absence de l'organe. Pour Lacan le désir masculin en général et le désir sexuel d'un

homme ça part du manque de l'homme. Du manque de la castration. Sans ce manque il n'y a pas de désir masculin. C'est pour ça que Lacan peut dire aussi dans le séminaire sur l'angoisse, paradoxalement « la femme ne manque de rien ». Quand on lit ça, on reste interloqué ! Parce que dans la clinique on entend parler du manque des femmes ! Elles se plaignent de leur manque. Bien sûr qu'en tant que sujets les femmes manquent autant que les hommes. Mais en tant qu'êtres sexués c'est-à-dire dans l'acte sexuel c'est de ça qu'il parle dans le séminaire sur l'angoisse, où il dit *la femme ne manque de rien*, il dit que dans l'acte sexuel ce n'est pas le manque qui fait sa jouissance.

Quant à l'extrait du film de Guillaume Gallienne ça permet de saisir de façon concrète ce que Lacan entend par identification féminine et ça permet de saisir pourquoi on n'a pas besoin d'être anatomiquement née femme pour s'identifier à une fille. Ce qui est très amusant chez Guillaume Gallienne c'est qu'au moment où il danse la sevillanas les autres le perçoivent comme une fille et c'est une bonne nouvelle pour lui, pourquoi ? Ce n'est pas simplement au niveau comportemental ou au niveau de la parodie, c'est qu'enfin il est une fille dans le désir de sa mère, et c'est là où on voit que l'identification au fait d'être fille ou garçon on ne peut pas la penser sans rapport au désir de l'autre. Et donc pour lui c'est une très bonne nouvelle qui produit en lui une véritable jubilation parce qu'il peut enfin être cette fille qui manque à sa mère qui a eu trois garçons et qu'il est le petit dernier. Et toute sa pièce de théâtre et son film portent là-dessus, à savoir la difficulté existentielle qu'il a rencontrée dès l'instant où il y avait cette jouissance immense à occuper cette place de fille auprès de la mère et en même temps dès l'instant où il a eu affaire lui à sa propre sexualité et à son questionnement sur finalement est-ce que je suis un homme ou est-ce que je suis une femme ? Et au moment où il a sa première expérience amoureuse, il tombe amoureux d'un garçon, il souffre et il le confie à sa mère comme beaucoup de filles. Il dit à sa mère, voilà, il ne veut pas de moi, il s'intéresse à une autre fille, et la mère comprend ça comme l'annonce de son homosexualité, et elle lui dit, ça va j'ai compris, il y en a qui sont très heureux, ce n'est pas grave... Et lui répond : mais ce n'est pas que je suis homo puisque je suis une fille et que j'aime un garçon c'est parfaitement hétéro.

Pour conclure je souhaiterais revenir sur la question du genre.

Les termes de « genre » et de « genré » ou « genrée » sont désormais chose relativement commune. Ce sont d'abord pour nous des signifiants déposés sur le divan, et qui nous sont adressés par nombre d'analysants à la fois pour décrire et rendre compte de leurs « troubles », pour revendiquer tel ou tel droit à... Pour l'analyste, toute la question sera de permettre au sujet de passer à la reconnaissance d'un symptôme. Elle le sera d'autant plus que le sentiment d'étrangeté qui nous frappe, à lire depuis la psychanalyse les auteurs « gender », a beaucoup à voir avec leur mise à l'écart de l'inconscient, leur idée d'un sujet fondamentalement souverain quant à son corps (conçu comme construction militante et sociale), leur dilution de ce que nous appelons sexe, quant à nous, dans la sexualité même.

Le discours des « gender studies » fait de chassés-croisés d'un bord à l'autre de l'Atlantique (dérive des continents oblige ?) voit Lacan marié à Kristeva, Foucault et Wittig ou Derrida nous revenir sous une forme étrange où nous avons tant de mal à reconnaître nos concepts, est essentiellement la

réponse d'une frange de l'Université américaine à un état de la culture : le puritanisme et ses modalités juridictionnelles de répression morale dans la régulation des relations entre personnes. Les propos tenus par les uns et les autres, féministes et post-féministes, militants gays..., sont donc situés, et nous sommes requis à ce point : la perspective de la psychanalyse vise-t-elle, à partir de l'état des mœurs à en rendre compte en termes de culture sociale et politique ou à tisser ces faits dans le cadre d'une structuration historique du sujet ?

Si la « théorie du genre » est une drôle de construction américaine, l'erreur serait d'y venir, en lacanien, jouer les puristes et de vouloir séparer le bon grain de l'ivraie. À la fois erreur doctrinale : Lacan lui-même - héritage surréaliste si l'on veut - n'aura eu de cesse que d'inventer de « drôles de constructions » et erreur pratique : la scène où nous opérons n'est précisément pas celle de l'Université. Si Judith Butler dit que le genre est affaire d'épistémologie et d'ontologie, la psychanalyse se définit plutôt de logique et d'éthique.

Que signifie « norme » pour nous ? Un tel terme fait-il partie de notre vocabulaire voire de notre impensé, et comment nous en servons-nous ou pas ? Comment, surtout, parvenons-nous à, ou refusons-nous de, l'articuler avec notre lexique de l'impossible et de l'impuissance ?

La psychanalyse doit aussi rappeler le rôle déterminant de Freud lui-même dans la reconnaissance du décalage parfois majeur entre évidence anatomique et formes du désir ou de l'amour. Elle doit surtout réexpliquer, contre un Michel Tort par exemple, que les avancées de Lacan déplacent cette résolution au plan d'une pure logique.

La « success story » comme on dit, est peut-être liée à la difficulté de la psychanalyse à se faire entendre quant au sexe. Sans doute à cause du côté rabat-joie de la psychanalyse. Le débat opposant psychanalyse et discours du Genre est du coup ainsi situé : mascarade ou structure, logique du signifiant ou séquençage social du performatif. Une fois encore nous sommes reconduits à ce que veut dire « parlêtre ».

En tout état de cause, dans cette affaire on admirera que la psychanalyse soit d'un côté violemment prise à partie au motif qu'elle imposerait des normes (c'est l'un des « claims » des chaires gender), et qu'elle soit avec pas moins de violence réprouvée pour son incapacité à produire de l'évaluation (on aura ici reconnu le style cognitiviste)...